

NAITRE AU TRAUMA

Je suis une rescapée.

Le mot est fort.¹

Une rescapée de quoi ?

Du deuxième trauma que fut pour moi le silence de mes deux psychanalystes.

Et pourtant...je suis devenue psychanalyste...

Est ce par identification masochiste ou est ce un autre processus ?

Pourquoi n'avoir pas rejeté radicalement ce qui était agent de la répétition d'un premier trauma qui avait failli me coûter très cher ? Le silence du psychanalyste me glaçait. Il répétait le silence de ma mère en prise avec deux enfants morts juste avant ma naissance. Cela je ne l'ai compris que beaucoup plus tard.

Cependant je ne me suis pas laissée enfoncer par ce deuxième agent traumatique. Avant de m'y noyer, j'ai eu la force de m'en aller. J'ai opéré sans le savoir un geste de refus salutaire. Force de résilience dirait Boris Cyrulnik ? Je me suis sauvée.

Mais étais-je pour autant sauvée ? Je joue ici sur les deux sens du mot « sauver » : se sauver, s'enfuir. Être sauvée, être hors de danger. Pour franchir la distance entre ces deux termes il me fallut bien d'autres actes. En effet j'ignorais ce qui était en jeu, je ne le sus que peu à peu. Il y avait des résistances en moi à admettre non seulement que j'avais été touchée par cette part de mort dans ma mère mais aussi que je ne pourrai pas la sauver. Il me fallut bien d'autres actes, d'autres vécus, pour accepter que cette part de mort n'était pas à moi mais à elle, pour en quelque sorte me séparer de cette part de mélancolie qui me rattachait à elle, faute d'avoir pu être rattachée à elle autrement.

Ai-je alors jeté par dessus bord la psychanalyse ? Non. Je me suis soustraite à la pratique de mes analystes sans pour autant renoncer à mon intérêt profond pour l'approche psychanalytique. Mon désir pour la psychanalyse était tel que j'ai distingué ce qu'il en était d'une pratique particulière, celle de mes deux psychanalystes, de ce qu'il en était du champ épistémologique et thérapeutique que représentait la psychanalyse.

Qu'ai-je fait ? J'ai changé de place. De patiente je suis peu à peu devenue psychanalyste. Est-ce un acting ? Ce fut en tous cas un saut. Avec l'écriture sur de grands cahiers personnels ou à propos d'une intervention en public, ce fut ma manière de poursuivre ma psychanalyse. Il est des sauts qui sont facteurs d'avancée.

Mais ai-je pour autant quitté mon modèle ? Celui du psychanalyste silencieux ? Celui du psychanalyste qui est en surplomb du patient ? Le modèle des écoles de psychanalyse de l'époque, où l'on préconisait l'écoute silencieuse comme favorable à l'avancée des associations libres. La question du silence n'est pas simple. Il est vrai qu'un certain silence est nécessaire et utile pour aller vers soi même.

¹ Le mot est fort car le mot « rescapé » est automatiquement associé aux camps de la mort, ce qui n'est pas le cas tel que je l'emploie ici. Je le maintiens quand même car il est un mot de la langue que l'on ne peut confisquer.

L'écoute peut avoir besoin du silence. Mais beaucoup de ceux et celles qui viennent voir un psychanalyste souffrent d'un silence et attendent au contraire qu'on mette des mots.

Non, je n'ai pas d'emblée quitté mon modèle. Étonnamment, en ce début de ma pratique, bien que ce modèle ait été destructeur pour moi, je l'ai reproduit pour mes patients, enfin presque...je m'y suis forcée...Je ne suis pas d'emblée sortie de cette attitude de réserve, continuant à faire fonctionner ce qui pourtant m'avait meurtrie.

De plus quelque soient les traumatismes vécus par les patients, je n'en tenais pas vraiment compte et j'interrogeais en priorité et quasi uniquement leur position désirante et subjective. Ceci les laissait dans une certaine solitude, pour ne pas dire une solitude certaine. Mais pensions-nous à l'époque, cette solitude n'est-elle pas le passage obligé pour soutenir une position désirante ? Tel était le credo de l'époque, confondant les solitudes et négligeant la dimension de solitude autrement intense de celui soumis à un traumatisme ou à la folie .

Il se révéla cependant que ce signifiant solitude me concernait au plus profond, je vous ai dit pourquoi, et qu'il fut déterminant pour que je puisse entendre autrement et oser m'affranchir de mon modèle.

Voici comment eut lieu ce qui fut pour moi de l'ordre d'une émancipation. A partir de situations d'où le politique n'était pas absent. Le politique sous la forme du mouvement de mai 68 et des luttes qui s'en sont suivies fut à l'origine de l'un de mes premiers vécus de liberté et d'engagement. Mais j'avais séparé les deux espaces, l'espace du politique et l'espace de la vie psychique. Or dans les années 80 je recevais de plus en plus de demandes de personnes en rupture de ban, personnes qui se retrouvaient au ban de la société. Pourquoi ? Parce qu'elles se retrouvaient en rupture d'emploi et en dépression à la suite d'un vécu insupportable dans leur entreprise. Il s'avérait que ces personnes arrivaient chez moi persuadées qu'elles étaient à l'origine de cette mise au ban, qu'elles en étaient responsables. Elles se présentaient comme coupables et....terriblement seules. J'ai très vite perçu que si je les écoutais à ce niveau là, j'allais être complice du système entrepreneurial qui avait consisté à faire éclater la notion d'appartenance à un collectif, à faire voler en éclats la reconnaissance du travail bien fait pour considérer le travail comme séparable de la personne qui le faisait, en donner toujours plus, etc... Ce fut le début du retraitement des problèmes du travail en dérive sanitaire, du style « Si la personne n'a pas su s'adapter, si elle craque c'est parce qu'elle va mal. Elle doit se soigner, nous ne sommes pour rien dans son désarroi.... ». Les personnes qui venaient me demander mon aide ne voyaient pas qu'elles subissaient les effets d'un usage pervers de leur travail. Cette précipitation d'un système déshumanisant modifiait le rapport profond du sujet à son travail et enlevait à ce rapport sa fonction essentielle.

Là il devenait urgent de sortir du silence. Pourquoi ? Car la priorité était d'amener la personne non seulement à admettre qu'elle était en proie à l'exercice d'une violence non dite mais qu'avant toute analyse elle avait à dire non. Elle avait à dire non à un discours et un exercice de contraintes qui n'étaient pas là pour l'éclairer mais pour la confondre, pour semer la confusion.

Tout en écoutant ce que ce traumatisme portait ou faisait revenir des traumatismes infantiles, j'avais à amener les patients à voir et à accepter que tout ne viennent pas d'eux. Travail de dé confusion pour lequel la fameuse neutralité même bienveillante ne suffisait plus. Il s'agissait de sortir du silence, mais pour dire quoi ? Le psychanalyste n'est pas sans avoir une connaissance de la société, il est en prise

avec la réalité extérieure. Il est donc en capacité de reconnaître que ce que lui dit son patient est plausible. Sortir du silence, c'est dire à son patient « Vous n'êtes pas fou. Ce n'est pas du fantasme, ce sont des choses subies. Vous avez été confronté à un « réel ». ».

Pour cela me désidentifier de mon premier modèle, celui que j'avais moi-même subi et reproduit, était indispensable. Mais vous connaissez la force et l'emprise d'un modèle même et surtout annihilant. Là nous revenons peut être au concept de résilience pour lequel B. Cyrulnik dit que plusieurs facteurs entrent en jeu : le tempérament, le type d'attachement, la qualité du monde sensoriel émis par un autre. Avais-je ou non en moi cette force de résilience ? Il faut croire que oui. Sur quoi cette force repose-t-elle ? D'un côté j'ai eu une enfance pesante. L'ambiance de mon enfance est mélancolique et sévère. Je vois ma mère toujours fatiguée, assise à son bureau, faisant ses comptes. Un poids lui pèse, les soucis la préoccupent, elle se sent seule bien que les enfants soient nombreux. Elle aime quand les enfants jouent dehors le plus souvent et longtemps possible, elle a sans cesse besoin de répit. Elle agit par devoir. Le cœur n'y est plus, le cœur est pleins d'images perdues. Elle a la nostalgie des garçons morts du typhus pendant la guerre. Elle n'a plus de forces. Elle s'accroche aux principes....

D'un autre côté, je n'ai pas eu qu'une enfance traumatique, loin de là. J'ai eu un père, des sœurs et surtout une sœur jumelle qui m'ont sauvée. Ma sœur jumelle en étant pour moi non seulement un autre spéculaire, mais un autre moi vivant, non menacé de l'ombre de la mort. Je n'étais pas seule face au deuil dans lequel ma mère était plongée. J'étais dans quelque chose qui m'a portée vers l'extérieur, vers des espaces intermédiaires, ces espaces qui appartiennent à l'enfant, espaces qui tout en étant extérieurs sont aussi joints à la maison et permettent à l'enfant de faire une expérience cette fois-ci heureuse de la solitude, d'éprouver ce que Winnicott appelle la capacité d'être seul.

Dans ce moment où plusieurs tensions convergeaient, j'ai trouvé cette force de résilience, j'ai pu produire un écart et conduire mes cures comme je sentais qu'il y avait lieu de le faire : en invitant les patients à voir le déroulement des faits et des acteurs de leur disqualification progressive. En les invitant aussi à dénouer ce lien obscur qui les attachait à leur chef aimé par lequel ils se sentaient cependant trahis. Nous étions là dans ce que Ferenczi appelle « la confusion des sentiments ». Ferenczi en parle à propos de l'enfant lorsque l'adulte profite des liens de tendresse pour obtenir de l'enfant une faveur érotique. Il ajoute que le trauma est considérablement renforcé du fait du désaveu qui s'en suit le plus souvent de la part des personnes dont l'enfant dépend. Dans les situations dont je vous parle il ne s'agissait pas d'enfants mais d'adultes. Cependant ces adultes étaient mis en position d'enfants adhérant à la main mise illusionnante et factice d'une personne ou d'un système mis en position de Autre. Il ne s'agissait pas d'un traumatisme sexuel. Mais il y avait presque les mêmes composants : une relation de croyance envers un chef mis en position de parents, une relation de dépendance, un déni par le chef du traitement inadéquat voire même cruel, et un retournement de son attitude bienveillante en attitude visant à délégitimer le ressenti de son employé. La soudaineté de ce retournement d'attitude de l'adulte est un facteur traumatique essentiel.

Voici comment S. Ferenczi décrit le mécanisme d'action du traumatisme : la première réaction au choc est une « psychose passagère », une rupture avec la

réalité. Le sujet répond par un clivage psychotique, ainsi qu'une destruction du sentiment de soi, des défenses, voire de la forme propre. On observe une paralysie de toute activité psychique, de la motilité, des perceptions, de la pensée ; un état de passivité, de non résistance s'installe. Le sujet peut alors se faire malléable pour mieux encaisser le choc, ou bien réagir par la fragmentation. Heureusement que le sujet se déprime et vient trouver une personne de secours. Encore faut-il que cette personne de secours ne se comporte pas de manière à reproduire à son insu le trauma qui vient d'être vécu.

Il s'agit d'un travail à double niveau : de dessaisissement de l'emprise de l'Autre et de réappropriation de ce qui est à soi. Ce n'est pas aussi simple que cela en a l'air. En effet le sujet au départ se construit au lieu de l'Autre. C'est à dire qu'il reçoit la signification de l'autre, le plus souvent la mère qui, de ce fait, est à la fois l'autre, le semblable, le prochain, et l'Autre, trésor des signifiants. Il est donc particulièrement vulnérable à cet Autre.

Le sujet commence sa vie de sujet dans une dépendance à l' a/Autre, ce qui fait dire à J.Lacan que le sujet se constitue dans une sorte d'aliénation à l'Autre. Mais pas seulement. A l'aliénation est chevillée une autre opération, celle de la séparation, celle de la distinction, de la différenciation. Pour que l'opération de séparation puisse entrer en fonction face au poids lourd qu'est l'aliénation non seulement au champ de l'Autre mais à la jouissance de l'Autre, il faut non seulement la parole mais d'autres moyens tels que le transfert, la création d'un sujet transitionnel pour reprendre la proposition de Gaetano Benedetti, et surtout les images transférentielles. La parole ne suffit pas, il faut des images. Il faut plus qu'une compréhension mentale. Il faut que le psychanalyste soit lui même impressionné, atteint. Tout se passe comme si seules les images avaient le pouvoir de s'approcher d'un cercle vide inaccessible à la remémoration, cercle vide conséquence de l'impact du traumatisme. Les images montrent une zone de mort.

En voici un exemple récent. Je pense à une patiente dont la mère est gravement malade, une forme de mélancolie grave. Tout laisserait à penser que la patiente souffre de cette maladie de la mère. Elle en souffre énormément, mais elle considère sa mère comme malheureuse et tout en lui en voulant elle arrive à la comprendre. Par contre elle semble beaucoup plus atteinte par l'attitude du père, d'autant plus qu'elle attend de lui qu'il soit le parent de référence. Celui-ci tout en disant à sa fille qu'il l'aime, en fait, ne se préoccupe pas d'elle vraiment. Il ne sait pas par exemple que venir à Paris faire des études a beaucoup coûté à sa fille, il ne connaît pas les études qu'elle fait, il ne veut pas savoir qu'elle souffre d'avoir une telle mère. Il parle peu mais lorsqu'ils parlent ensemble, c'est un faux dialogue, c'est surtout lui qui parle de lui. Une forme de traumatisme peut être une attitude des parents telle que l'enfant tout en postulant que son parent l'aime n'en voit jamais les manifestations, au point de se demander s'il compte pour ses parents. La patiente ne cesse de scruter les moindres gestes de son père.

Dans mon for intérieur je la trouve trop agrippée à son père. Je n'avais pas saisi la portée de ce qu'elle me disait jusqu'au moment où elle me raconta un rêve. Dans ce rêve, ils sont en famille dans une auberge. Son père donne de la mort aux rats au chat qui semble mort. Le père part brusquement. La patiente se sent fortement violentée par le départ soudain du père. Elle va vers le chat qui, à son grand étonnement, est encore chaud et ouvre les yeux. Elle ne sait comment faire. Demander à ses parents que faire ? Impossible, ils sont partis.

En écoutant ce rêve je fus saisie, émue. Elle me raconta que ce rêve lui faisait penser à un séjour en famille dans une auberge, auberge que le père avait soudainement quittée un jour plus tôt que le jour prévu, ne se préoccupant absolument pas d'elle, ne lui laissant pas le temps de dire au revoir. Elle ne devait pas repartir avec son père mais elle avait été bouleversée par la manière dont celui-ci n'avait tenu aucun compte d'elle.

Il m'apparût immédiatement que le chat était elle. J'ai ressenti la cruauté du père et sa vulnérabilité à elle. Il devenait manifeste que le comportement de son père pouvait provoquer une mort psychique en elle. Ce rêve m'a fait entendre ce que je n'avais pas entendu jusque là : Que le comportement double de son père, apparemment bon père mais en fait enfermé dans ses propres intérêts, agissait sur elle comme de la maltraitance. Quand je lui ai dit que cela avait du être difficile pour elle, elle me dit « oui, je l'ai beaucoup minimisé ». C'est à dire « j'ai beaucoup minimisé cette double attitude de mon père, je n'ai pas voulu voir ce que mon père était réellement, j'ai toujours préféré l'excuser ». Reprenant le fait que le chat avait les yeux ouverts, elle ajouta « moi aussi je dois ouvrir les yeux pour voir la réalité de mon père et voir les autres hommes, me tourner vers d'autres hommes ».

Son rapport à son père l'avait complètement captée. Elle avait peur de ne rencontrer que des hommes qui agiraient comme son père dans une sorte de duplicité. Elle ne s'autorisait pas à avoir sa propre vie de femme. Il a fallu que je ressente dans ma chair, que je frissonne à l'écoute de ce rêve et du chat mort, pour que je prenne la mesure de son désastre interne. Mon intervention a alors eu pour but de confirmer la difficulté de ce qu'elle vivait. J'ai validé comme légitime ce que jusqu'alors j'avais pris pour de l'agrippement. Cela en était, mais la raison de ne pas pouvoir quitter son père ne provenait pas d'elle, ou pas seulement d'elle, mais de l'attitude incompréhensible du père qui la plongeait dans la perplexité et la fixait à lui. Quand il y a maltraitance d'enfant le sujet donne à entendre la violence et en même temps a une immense difficulté à nommer cette violence de manière à ce que cette nomination soit séparatrice. Cela aurait été une erreur de ne lui présenter son père que comme négatif. Jusqu'ici nous avons pu elle et moi repérer ce qui dans cette relation avait été un père vivant. C'est à partir du moment où quelque chose du lien entre eux deux a pu être reconnu que la désignation du père comme agent traumatique a pu se faire. Il faut d'abord retrouver ce qui a été le tissu du vivant.

Je pense qu'elle a perçu l'impact de son rêve sur moi. Je me suis entendue dire en riant de soulagement « merci le rêve !!! ». Nous étions devenues deux à avoir subi le trauma et à en sortir. Le temps pouvait se remettre en marche.

Revenons à moi. Je me suis sauvée, vous ai-je dit. Mais étais-je pour autant sauvée ? En un certain sens je peux dire oui. Mes patients m'ont sauvée : Il m'a fallu rencontrer chez d'autres, mes patients cette fois-ci, la même force d'adhésion à ce premier Autre et voir l'effet d'annihilation quasi consentie mais destructrice, pour m'autoriser définitivement à me libérer d'une première forme pour aller vers ma propre forme dans la conduite de la cure, c'est à dire vers une approche plus « dialoguante ».

J'utilise ce terme avec des gants car il peut prêter à contre sens. Pourquoi une présence plus dialoguante ? Pour mettre en scène et faire discuter entr'elles les différentes parties qui sont au sein de la personne, Winnicott dirait les différents selfs. Moi même faisant partie du jeu. Pour laisser présentes les deux temporalités, celle du présent de la scène actuelle et celle du passé. Parce que l'agressivité est un

signe qui manque de verbalisation mais qui se passe avec quelqu'un de vivant à condition que celui-ci lui réponde. Celui qui porte un traumatisme est comme quelqu'un qui est sur le front, il est dans un climat de guerre et cela heureusement. Tous ceux qui ont vécu un trauma sont des guerriers. Ils ont besoin de rencontrer l'adversaire. Ils cherchent à se mesurer avec nous, avec l'enfant qui se lève en nous². Ce qui fait la spécificité de la scène du trauma est qu'elle est toujours présente. Il faut donc, comme l'ont fait les psychiatres de guerre³ et comme F. Davoine et J.M.Gaudillère l'ont si bien rappelé, suivre certains principes dits de Salmon : *La proximité*, proximité du front, on ne soigne pas à l'arrière, proximité patient/analyste lui même soumis au même danger, pouvant se prêter à devenir l'alter-ego, ou occupant la place de l'autre réel. *L'immédiateté*, on travaille dans l'ici et maintenant⁴. *L'espoir*, la qualité de l'autre comme lieu de la promesse, première restauration de la parole donnée. *La simplicité*, ne pas parler un jargon, rendre compte avec des mots simples. Ils en ont ajouté un cinquième, *le cas particulier*, la singularité de chaque expérience.

Plusieurs étapes sont nécessaires pour produire le décollement, ou plutôt le dessaisissement. Ce sont des étapes d'une séparation/construction de la solitude comme singularité et pas comme souffrance.

A lui seul mon investissement dans la psychanalyse n'a pas suffi bien sûr pour que je sois sauvée. Sauvée de quoi ? D'une mère en proie à un deuil profond tout au long de mes années d'enfance. Je ne vais pas ici vous parler plus longtemps de moi. Je voudrais quand même dire que j'ai compris peu à peu que ce qui a pu me « sauver » de la dépression maternelle, étrangement, a été de me confronter sans y être engloutie (mais je n'étais pas loin de l'être...) à des autres, des semblables, extrêmement narcissiques. Narcisse ne regarde que lui, pas facile d'exister à ses cotés... Mais les Narcisse que j'ai rencontrés avaient quelque chose de plein, de vivant.

Je dis cela pour dire que les expériences que nous faisons dans l'actuel et les personnes que nous croisons sur notre route peuvent certes être des agents d'une répétition traumatique. Cependant elles peuvent aussi être l'occasion d'un combat, je dirai d'une remise à niveau, dans l'actuel, qui permette que puissent se dénouer des liens traumatiques plus anciens. C'est en ce sens que j'ai pu proposer comme titre à mon intervention « Naître au trauma ».

C'est une naissance dans la mesure où prendre en compte le traumatisme amène toujours le psychanalyste à sortir des chemins battus et à s'avancer en introduisant dans la relation quelque chose de lui, quelque chose de nouveau. Le trauma parle au trauma. Le trauma est une dimension qui force l'initiative de chacun. Tout en amenant le psychanalyste à s'avancer- par exemple à créer un bord en montrant une faille ou en racontant un de ses propres rêves – la question du traumatisme l'amène aussi à redéfinir de manière plus fine et moins formelle ce qu'il en est de la spécificité de l'acte psychanalytique. Qu'est ce qui en fait son essence ? Qu'est ce qui la distingue d'une autre approche ? La psychanalyse n'y rencontre-t-

2 Je reprends cette expression à Françoise Davoine et Jean Max Gaudillère : « L'enfant qui se lève » est le titre de l'un des chapitres de leur livre « A bon entendre salut. Face à la perversion , retour de Don Quichotte »

3 Les travaux du Docteur Claude Barois

4 Jean max Gaudillère et françoise Davoine rappellent dans leur séminaire qu'il faut différencier deux sortes de présent : un présent hors temps et un deuxième présent qui est la marque de la marche du temps.

elle pas sa limite ?

Je pense à une patiente en proie à une angoisse permanente venue d' une enfance traumatique : une incertitude sur la capacité d'accueil de ses parents. A cette angoisse s'ajoute une culpabilité, non pas d'avoir mal fait mais d'avoir laissé faire, d'avoir vu sans agir. Elle vient tester ma capacité d'accueil. Cependant j'éprouve ma limite en ce qui concerne la réduction de son angoisse. C'est elle qui a trouvé l'espace dans lequel son angoisse disparaît : L'espace de l'écriture poétique, les mots venant d'on ne sait où, dessinant et sculptant un *lieu*. Elle utilise ma capacité d'accueil pour apaiser et donner une forme à son angoisse par la poésie⁵, mais il faut l'accueil.

Nous sommes passés du *lien aliénant* au *lieu*. Pas sans raison : l'effet du trauma sur le sujet est qu'il perd son lieu. Il n'a plus de lieu. Le premier acte du psychanalyste ou du thérapeute est qu'un lieu puisse de nouveau prendre forme pour le sujet, cela peut prendre du temps. C'est sans doute cela que j'avais perçu dans ma première errance, on me proposait de l'analyse alors que je cherchais un lieu. J'aurais eu besoin que mon psychanalyste me porte dans son monde interne, dans ses rêveries, accepte avec tolérance ce que j'étais à l' époque, me propose un bon environnement primaire dans lequel j'aurais pu déployer mes pulsions et mon agressivité, me communique au bon moment les constructions qui se dessinaient en lui me concernant, ou nous concernant. Comme l'écrit Heitor de Macedo « Même si cela peut paraître autre chose que de la psychanalyse, c'est parce que cette autre chose est d'abord une offre d'un lieu, que la rencontre qui se déroule dans le réel d'une réalité peut devenir psychanalytique, c'est à dire avoir une valeur psychique ».

Cette construction et offre d'un lieu est d'autant plus importante que l'un des effets du trauma est la sidération, le blocage de la pensée. Le trauma est au fond un vécu dans lequel la dimension métaphorique est scotomisée. Elle a été détruite. La question se pose donc de savoir comment sur un fond où il n'y plus de langage métaphorique, comment rencontrer l'autre et constituer une nouvelle possibilité de métaphore. La métaphore est la capacité de relier. Elle est aussi un déplacement, une substitution qui permet le surgissement d'un nouveau signifiant.

*

Nous avons cheminé dans plusieurs formes de traumatisme. Ce n'est pas par hasard que je vous les ai présenté sous une forme directement articulée au thérapeutique. L'histoire de la place à donner ou non au trauma est intrinsèquement articulée à l'histoire de la psychanalyse. L'attention au trauma est la question de la psychanalyse comme connaissance ou/et comme thérapie. L'histoire de la prise en compte du transfert et surtout du contre transfert, ainsi que la question de la nécessité d'avoir eu soi même « l'expérience » d'une psychanalyse personnelle pour devenir psychanalyste, lui sont directement liées.

Je terminerai donc en donnant un aperçu rapide de la position de Freud et de

5 Shakespeare. *Le songe d'une nuit d'été* :
« Et quand l'imagination accouche
Les formes de choses inconnues, la plume du poète
En dessine les contours, et donne à ce qui n'est qu'un rien
Dans l'air
Une demeure précise, et un nom. »

Ferenczi sur la place à accorder au traumatisme.

La question du trauma pathogène, qu'il s'agisse d'un fantasme ou d'une agression réelle, qu'il s'agisse d'un événement spectaculaire ou indécélable, unique ou répétitif, a toujours été au centre de la clinique psychanalytique.

Freud a oscillé entre plusieurs conceptions. Dans les premiers temps de l'élaboration freudienne, la notion de traumatisme se rapporte à un événement personnel de l'histoire du sujet, parfaitement identifiable, se caractérisant par les affects pénibles que le sujet ne peut abréagir. L'abréaction est à entendre comme une décharge émotionnelle par laquelle un sujet se libère de l'affect attaché au souvenir d'un événement traumatique lui permettant de ne pas rester pathogène. Cette abréaction peut ne pas se produire dans certaines circonstances.

Freud attribue une origine sexuelle au traumatisme. Différents cas exposés dans les "études sur l'hystérie" mettent au jour cette dimension sexuelle et leur localisation dans la vie pré-pubertaire. Toutefois, ce noyau traumatique n'est pas le plus souvent accessible à la personne et Freud décompose le mécanisme traumatique en deux événements :

- une première scène — dite de séduction — dans laquelle l'enfant subit un abus sexuel de la part d'un adulte, dont la signification reste énigmatique,
- une deuxième scène, souvent d'apparence anodine, — souvent après la puberté — vient évoquer la première par des chaînons associatifs.

C'est donc dans *l'après-coup* de la deuxième scène qu'un afflux d'excitations vient à déborder la capacité de défense de l'appareil psychique et c'est seulement comme souvenir que la première scène devient pathogène.

Ultérieurement, Freud mettra davantage l'accent, à partir de l'étude des névroses de guerre, sur les répétitions observables chez les sujets soumis à un afflux d'excitations auquel leur appareil psychique n'a pas pu faire face. Ces faits vont conduire Freud à une nouvelle étape : celle de la reconnaissance d'"une compulsion de répétition", dans la mesure où il apparaît dans certains cas que l'appareil psychique n'est pas capable de lier les excitations trop intenses. Le traumatisme vient plus radicalement menacer l'intégrité du psychisme.

Freud, cependant, est amené à abandonner pour une part la théorie de la séduction précoce. Les récits de scènes de séduction lui apparaissent par trop construits sur le même modèle chez les patientes, ce qui l'amène à remettre en cause la réalité de l'incident sexuel supposé à l'origine du développement des symptômes. L'incident sexuel semblait d'avantage relever de la sphère du fantasme, c'est-à-dire un scénario imaginaire, orienté par un désir du sujet.

Freud pour des raisons qui tiennent au scandale que sa découverte de la séduction précoce aurait suscité s'il avait persisté à préféré mettre cette séduction sur le compte du fantasme. Son erreur fut en même temps une trouvaille géniale, celle de la puissance du fantasme pour comprendre la vie psychique, celle de l'infini du désir, de son impalpabilité, impalpabilité qui du coup cherche l'événement palpable, causale. Ce n'est pas parce qu'on a rétabli la fréquence des abus sexuels qu'on a supprimé la dimension fantasmatique.

Sandor Ferenczi est celui qui s'est le plus préoccupé du trauma, en insistant auprès de Freud et des disciples de Freud pour en faire une dimension centrale d'une cure, réinterrogeant et remettant au centre du dispositif de la cure ce qu'il appelait

« la fournaise du transfert » dans laquelle il invitait chaque analyste à s'engager s'il ne voulait rester en simple position d'observateur. Ferenczi a résolument adopté une seule conception du trauma, à savoir que si on approfondit suffisamment une analyse on finit toujours par rencontrer un trauma réel, c'est à dire quelque chose qui n'est pas un fantasme. Ferenczi a isolé deux temps du trauma : le trauma précoce, toujours réel selon lui, suivi du désaveu par les personnes importantes pour l'enfant. C'est d'abord l'effet de surprise, ainsi que la répétition des traumas, puis l'hypocrisie, la culpabilisation, le rejet, le mensonge, qui rendent celui-ci pathogène.

Ferenczi était un thérapeute convaincu : il multipliait les expériences techniques, visant à sécuriser suffisamment les patients traumatisés pour leur permettre de remonter jusqu'au trauma à l'origine de leur maladie. Mais il estimait qu'il s'agissait d'un trauma subi dans la petite enfance, qui n'a jamais été vécu consciemment et ne pouvait donc être remémoré au moyen de la technique dite classique. Il décrit le trauma comme un choc, une commotion qui fait éclater la personnalité. Il a cherché à décrire le clivage qui en résulte par toutes sortes d'images : clivage d'une partie morte, tuée par la violence du choc, qui permet au reste de vivre une vie normale, avec un morceau de la personnalité qui manque, qui reste hors d'atteinte, comme une sorte de kyste à l'intérieur de la personnalité ; ou encore sous l'effet des chocs répétés, il parle de clivages multiples qui peuvent aller jusqu'au morcellent en fragments innombrables.

Il évoque aussi un autre mécanisme : L'enfant traumatisé, physiquement et psychiquement plus faible, se trouvant sans défense, n'a d'autre recours que de s'identifier à son agresseur, se soumettre à ses désirs, voire les prévenir, finalement y trouver même une certaine satisfaction.

Un autre mode de réaction au trauma est ce que Ferenczi appelle la « progression traumatique ». L'enfant traumatisé et clivé développe soudain d'étonnantes facultés d'intelligence et de sagesse ; il devient l'infirmier, voire le psychiatre de ses parents. C'est à ce propos que Ferenczi a conçu sa notion de « nourrisson savant », qui prend en charge les problèmes des parents défaillants.⁶

Au delà de la place centrale qu'il donne à l'événement traumatique, le mérite de Ferenczi a été de mettre l'accent sur la position perverse de l'agent traumatique, position perverse qui rend extrêmement difficile au traumatisé de s'en dégager.

Pour Lacan, le traumatisme n'est pas à comprendre dans l'ordre de l'accidentel, mais trouve place comme fait de structure. Il y a en effet sous cet angle, le choc de la rencontre avec le sexuel, qui laisse toujours le sujet aux prises avec trois inconnaisables : le désir énigmatique d'un autre, l'irruption de la jouissance sexuelle et l'indicible de cette expérience au sens où les mots viennent manquer pour en rendre compte.

Il faudrait aussi parler des traumatismes de guerre qui dans notre XX^e siècle et début XXI^e sont ravageurs. Que ce soit autour des effets des grandes guerres, celle de 14-18 et celle de 39-45. Que ce soit les camps de la mort et génocides. Tous sont marqués du silence, de la non sépulture, du négationnisme et de la désinformation, de l'effet sur les générations suivantes, de la folie à entendre comme parole-malgré-tout. Tous insistent sur la mémoire non pas refoulée mais retranchée,

6 Je dois au bel article de Judith Dupont « La notion de trauma selon Ferenczi et ses effets sur la recherche psychanalytique ultérieure » in Revue *Filigrane*, volume 9, n°1, printemps 2000, la plus grande partie de ma présentation de Ferenczi.

sur la nécessité du temps pour parler, sortir de l'effacement, élaborer. Je vous renvoie aux travaux de Janine Altounian petite fille d'une famille assassinée dans le génocide arménien qui a écrit le douloureux mais fécond travail de remémoration et réhabilitation⁷

Bien d'autres auteurs mériteraient de retenir notre attention : Nicolas Abraham et Maria Torok, Winnicott, Masud Khan, Joyce Mac Dougall, Christopher Bollas, pour ne citer que quelques uns.

Paris-Lonjumeau le 9 avril 2013

7 Janine Altounian : Un parmi ses nombreux textes et livres : « Temporalité de la vie psychique et de l'écriture dans l'élaboration d'une transmission traumatique. »